

WELLINGTON DANS LA CAMPAGNE DE WATERLOO

Au premier abord il y a quelques ressemblances entre la position du duc de Wellington et celle de Napoléon en 1815. Chacun d'eux était à la tête d'une armée hâtivement levée et avait un état-major neuf à la tâche, outre beaucoup d'officiers sur lesquels il n'était pas possible de compter absolument; quant à leur rang et à leur ensemble, l'avantage était aux Français; car ils avaient retrouvé la masse des prisonniers retenus jadis en tous pays, de la Russie à l'Espagne, de l'Angleterre à l'Italie; et ces hommes brûlant du désir de venger leurs épreuves et celles de leur patrie, ajoutaient leur ardeur à la force de la levée impériale. Du côté anglais, beaucoup des meilleures troupes n'étaient pas encore revenues de la guerre d'Amérique, et il y avait une proportion dangereusement exagérée de nouvelles levées¹.

Le principal danger cependant était dans la nature hétérogène des troupes du Duc. Des 93 717 hommes utilisables pour une action immédiate le 15 juin, 31 253 seulement étaient Anglais; la Légion Germanique du Roi comptait 6 387 hommes de troupes bien entraînées; les Hanovriens et les Brunswickois, 22 743; de Nassau, en tout, 7 180; les Hollando-Belges, 24 914, etc.². Blücher disposait d'environ 120 000 hommes, si nous y comprenons le corps de Bülow, encore bien éloigné à l'est.

Napoléon avait, prêts pour l'action, 124 000 hommes; mais, comme ses forces étaient mieux rassemblées, près de Beaumont, tandis que les Anglais et les Prussiens étaient largement dispersés en cantonnements dans le grand triangle Mons-Bruxelles-Liège, il était vraisemblable qu'il essaierait de les surprendre, de prévenir

1. Le 3^e régiment des Gardes et le 4^e des Highlanders avaient dans leurs rangs près de 800 miliciens (Cotton, *A voice from Waterloo*, p. 7, note).

2. Ceux-ci comprenaient un contingent de Nassau que j'ai classé à part comme allemand.

Wellington dans la campagne de Waterloo.

leur concentration et de les écraser en détail. Un tel plan s'accordait avec son caractère entreprenant et avec son dessein tout naturel d'ouvrir la campagne par un coup d'éclat. Ce n'est que par un coup d'audace qu'il pouvait espérer paralyser la coalition, pour donner le temps à la France de compléter ses armements contre les Allemands du Sud, les Autrichiens, les Russes, les Sardes et les Espagnols qui allaient menacer ses frontières orientales et méridionales.

En cet état de choses, il est étonnant que Wellington ait toujours soutenu que la meilleure chance de l'Empereur en 1815 était de mener une campagne défensive. Il le disait de la façon la plus nette au comte Stanhope en 1831¹; et, étant donné le caractère tenace du Duc, nous sommes assuré que ce fut son idée directrice pendant la campagne. L'explication s'ajuste aussi avec les détails de sa conduite; elle explique ses ordres plutôt tardifs, le 15, pour la concentration, sa présence au bal de la duchesse de Richmond à Bruxelles presque jusqu'à l'aube du 16 juin. En vérité, par suite d'une défaillance aux avant-postes près de Mons, il n'avait été informé que très tardivement des heureuses attaques françaises sur les Prussiens, le 15, à et près de Charleroi; mais qu'il se soit attardé à Bruxelles, cela ne s'explique pas dans la supposition qu'il s'attendait et se préparait à repousser une offensive immédiate des Français. Dans le passage que nous venons de rappeler, il établit que, dans le cas d'une attaque française, il aurait pris position beaucoup plus à droite, c'est-à-dire près de et à l'ouest de Mons. Cela s'accorde avec une autre de ses conceptions, que Napoléon chercherait à couper les Anglais de leurs communications avec Ostende en débordant leur flanc droit, et dans cette présomption nous pouvons trouver une raison à ses actes postérieurs. Il serait excessif de reprocher au Duc d'avoir eu une idée préconçue du cours de la campagne. A quarante-six ans (il était du même âge que Napoléon, Ney et Soult) et après ses longues et heureuses campagnes, il était justifié à essayer de se faire des prévisions sur le cours de la guerre. Mais on peut se demander s'il prit assez de précautions le 14 et 15 juin pour

1. Stanhope, *Conversations with the Duke of Wellington*, p. 15.

J. Holland Rose.

s'assurer des renseignements aussi hâtifs que possible, capables de modifier ces prévisions.

Il est à peu près certain que Blücher et Wellington furent surpris par la soudaine attaque de Napoléon sur le front des alliés auprès de Charleroi le 15, et, par suite de l'extrême souci où était Wellington au sujet de son flanc droit, il n'avait pas assez de troupes le long de la chaussée Charleroi-Bruxelles pour repousser l'attaque que fit l'Empereur le 16, dans la pensée de refouler les alliés sur différentes lignes de retraite. Ils ne semblent pas avoir deviné son plan, et certainement ils n'étaient pas prêts à le traverser. Par suite de l'insuffisante précision des ordres de Blücher à Bülow, cet officier ne marcha pas à l'ouest avec la rapidité nécessaire et donc ne prit pas à la bataille de Ligny la part sur laquelle Blücher avait compté. Wellington aussi fut dans une situation critique; à cause de l'absence de nouvelles de la part des Prussiens, et à cause de la négligence de Dornberg, l'officier qui commandait les avant-postes des alliés autour de Mons, aucun renseignement précis n'arriva du front au quartier général avant la tombée de la nuit le 15 juin. Le Duc resta donc ignorant des détails de l'avance française, et ses ordres de 10 heures du soir prescrivirent aux divisions Alten, Cook, Clinton et Colville de marcher en avant respectivement sur Nivelles, Braine-le-Comte et Enghien, c'est-à-dire le long de la route conduisant vers Mons et Ath, de dix à trente kilomètres environ à l'ouest du point où Napoléon tendait. Une telle confusion est naturelle au commencement d'une campagne, mais elle fut accrue par les fautes de l'état-major et par la longue distance où, de Bruxelles, Wellington se trouvait de la scène des opérations. Grâce à Constant de Rebecque, chef d'état-major du prince d'Orange, les troupes du Duc furent écartées de la route de Hal sur la position de Quatre-Bras.

Ainsi, à l'ouverture de la campagne, le Duc et Blücher étaient en grand danger d'être accablés séparément, et cela serait arrivé si des fautes tout aussi sérieuses n'avaient pas été commises du côté français. Il est inutile de les récapituler ici, sauf à remarquer qu'elles ont sauvé Wellington d'une défaite à Quatre-Bras et Blücher d'un complet désastre à Ligny. Limitant notre examen à

Wellington dans la campagne de Waterloo.

la conduite de Wellington, nous remarquons que, avant que ces batailles ne fussent engagées, il se rendait à cheval au moulin de Bry au-dessus du village de Saint-Amand, et y avait une courte conférence avec Gneisenau, le chef d'état-major de Blücher (celui-ci ne parlait pas le français). Il consentait à porter secours aux Prussiens dans le cas où il ne serait pas attaqué lui-même en force. C'est-à-dire que sa promesse de secours était conditionnelle, et il n'y a pas lieu de croire qu'il ait exagéré les possibilités de secours dont il se savait capable. Cette insinuation a été faite par des historiens allemands; mais elle est sans fondement. Elle était contraire à la réputation d'absolue franchise que le Duc avait toujours eue avec ses alliés dans la guerre de la péninsule et qui lui avait finalement gagné la confiance des Espagnols les plus soupçonneux; et ç'aurait été un acte de folie que de tromper les Prussiens juste au commencement d'une importante campagne. Bien plus, Müffling, l'attaché prussien au quartier général anglais, qui assistait à l'entrevue, établit que les dernières paroles du duc à Gneisenau ont été celles-ci : « Eh bien ! je viendrai pourvu que je ne sois pas attaqué moi-même. » Müffling avait antérieurement expliqué à Blücher et à Gneisenau la répugnance de Wellington à diviser les forces qu'il avait sous son commandement. Supposer que le 16 juin il était possible à Wellington de faire une marche de flanc en force au crépuscule pour assister les Prussiens, c'est ignorer complètement le combat rude et prolongé des Quatre-Bras où Wellington ne put guère que contenir Ney. L'accusation de mauvaise foi contre Wellington pour n'avoir pas soutenu ses alliés s'écroule donc absolument. Néanmoins le récit officiel prussien de la bataille de Ligny s'appuie fortement sur le secours attendu de Wellington comme aussi de Bülow. Ce dernier facteur est le seul sur lequel l'état-major prussien était en droit de compter. Mais il est clair que Gneisenau nourrissait du ressentiment contre le Duc, de quoi les résultats apparaîtront bientôt¹.

Pour le moment, c'est tard dans la nuit du 16, que l'état-major

1. Tard dans la bataille de Ligny, Gneisenau suppliait ses hommes de tenir ferme, l'armée anglaise s'approchant. S'il le dit avant d'avoir reçu de Müffling l'avis qu'elle ne pouvait pas marcher, cela n'est pas clair. Cf. von Ollech, *Feldzug von 1815*, p. 151-152. — Müffling, *Aus meinem Leben*, p. 206.

J. Holland Rose.

(Blücher étant pour le moment incapable de commander par suite d'une chute de cheval), décida de se retirer de Ligny, non pas vers l'est, vers la base de leurs réserves, Namur et Liège, mais au nord vers Wavre.

Cette résolution a été célébrée par les historiens allemands comme héroïque, et Wellington, dans son Rapport du 19-20 juin au roi des Pays-Bas, la donne comme « le moment décisif du siècle ». Ces remarques sont plus près de la vérité, je crois, que celle de M. Houssaye (*Waterloo*, p. 233-234) affirmant que Gneisenau ne prévit point les immenses conséquences résultant de son action. Cela est exact, à le prendre au pied de la lettre; mais, sûrement, Gneisenau prit un parti qui était à la fois naturel et héroïque : naturel, parce que la retraite vers le nord lui permettait le plus rapidement possible de rejoindre les deux ailes séparées de son armée; héroïque, parce qu'après cette jonction il était plus aisé de se retirer à l'est, derrière Namur et la Meuse, qui était plus facile à défendre que la petite rivière de la Dyle à Wavre, et que cela aussi l'eût mené plus près de ses renforts qui arrivaient d'Aix-la-Chapelle. La retraite sur Wavre impliquait aussi chez Gneisenau une plus grande confiance dans une éventuelle coopération de Wellington qu'il n'était disposé à le reconnaître.

Wellington, ayant été incapable de se procurer des nouvelles de Ligny, fut laissé dans un périlleux isolement jusqu'au commencement de l'après-midi du 17. Alors promptement et habilement il se retira sur la position du Mont-Saint-Jean, où il se prépara à combattre. Toutes les hésitations qu'il pouvait avoir sur ce point disparurent vers 3 heures du matin, le 18 juin, quand il (ou plutôt Müffling) reçut une lettre de Blücher, de Wavre, en réponse à son appel pour le rejoindre. Le commandant en chef prussien répondait qu'il viendrait avec trois corps, celui de Bülow partant de très bonne heure, et les deux autres suivant aussitôt qu'ils auraient pris le repos dont ils avaient besoin. Il y avait donc là une offre définie de secours pour un corps (qui n'avait pas combattu à Ligny), et une offre conditionnelle de deux autres corps. En fait, l'arrivée de Bülow et de toutes ses munitions de réserve avait mis les Prussiens dans une très forte position, et ils croyaient

Wellington dans la campagne de Waterloo.

que les forces françaises détachées à leur poursuite n'étaient que de 15 000 hommes; en réalité elles étaient de 33 319 hommes. Comme l'Empereur, avec d'importantes forces, était devant Wellington, il convenait que les Prussiens fissent tout le possible pour secourir leur allié, et il se tenait sur ses positions seulement d'après l'accord établi que ce secours arriverait. La critique de Napoléon à Sainte-Hélène, que Wellington n'aurait pas dû risquer une bataille à Waterloo, est assurément aisée à comprendre¹; mais elle ne tient pas compte de l'offre du secours prussien de bonne heure dans la matinée. Clausewitz accorde que six à huit heures étaient un temps bien suffisant pour la marche de Wavre à Mont-Saint-Jean, ce qui implique l'arrivée du corps de tête au moins vers midi. Le témoignage apporté par sir Augustus Frazer, par le colonel Freemantle et par d'autres, montre que Wellington attendait l'arrivée de Bülow même plus tôt².

Ici assurément, nous trouvons la raison de la conduite du Duc le 18 juin. A part cette considération, les dispositions qu'il prit pour la bataille prêtent à la critique sur plusieurs points. Il est généralement admis qu'il fit trop peu attention à la défense de Papelotte et de Smohain devant son aile gauche, qui fut laissée dangereusement en l'air. Même l'importante position de la Haie-Sainte ne fut pas fortifiée comme elle aurait pu l'être, et sa défense fut confiée à un détachement relativement faible de la Légion Germanique du Roi. Il apparaît aussi que quelques-uns des instruments nécessaires pour fortifier la place et ses dépendances furent enlevés pour permettre la même besogne à Hougomont. Ce château et ses dépendances, ouvrage avancé de l'aile droite de Wellington, furent soigneusement retranchés, fortement tenus, et jouèrent un rôle heureux dans la défense. Sans doute ils étaient de grande importance pour commander les approches de la droite de Wellington et la chaussée de Nivelles. Mais l'attention

1. Napoléon, *Correspondance*, xxxi, p. 211.

2. Cf. mon ouvrage *Napoleonic Studies*, p. 286-289. — H. Kelly, *The battle of Wavre and Grouchy's Retreat*, p. 103-106. Le corps de Ziethen, le dernier qui quitta Wavre, ne partit pas avant 2 heures de l'après-midi, mais, quoique ayant détaché trois bataillons et trois escadrons pour aider à contenir Grouchy, le corps atteignit Ohain peu après 6 heures.

J. Holland Rose.

exceptionnelle donnée à ce côté de sa ligne montre à la fois la confiance du Duc dans la proche arrivée des Prussiens et sa préoccupation nerveuse au sujet de la possibilité d'un mouvement de Napoléon pour le couper d'Ostende et de Gand. Comme Louis XVIII était à Gand, quelque nervosité sur ce point était naturelle.

Cela me semble aussi le plus raisonnable moyen d'expliquer pourquoi Wellington posta à Hal la division du général Colville, 7 212 Anglo-Hanovriens et un plus grand nombre des meilleures troupes Belgo-Hollandaises sous le prince Frédéric d'Orange¹.

Au sujet de ce détachement, il a été critiqué par Clausewitz, Kennedy et d'autres autorités militaires. Il n'est pas aisé de répondre à leurs observations critiques. On aurait pu s'attendre que Colville eût reçu des ordres pour agir selon les circonstances; c'est-à-dire, si de bonne heure le 18 il constatait qu'aucune troupe française ne s'avancait le long de la route Mons-Hal, en ce cas il devrait marcher avec tout son monde vers Mont-Saint-Jean. On peut assurer qu'en pareil cas, Napoléon aurait agi ainsi, selon sa maxime bien connue : « Quand vous voulez livrer une bataille, rassemblez toutes vos forces; n'en négligez aucune : un bataillon quelquefois décide d'une journée. » Et encore : « Les principes de César ont été les mêmes que ceux d'Alexandre et d'Annibal, tenir ses forces réunies, n'être vulnérable sur aucun point². » Ce n'est que très rarement que Wellington négligea cette règle salutaire.

1. L. Navez, *Les Belges à Waterloo*, p. 42. Wellington en 1845 donna l'explication suivante du mystère de Hal au comte d'Ellesmere (*Personal Reminiscences of the Duke of Wellington*, p. 104-105), que « il pensait que Napoléon aurait dû manœuvrer, après son succès de Ligny, dans cette direction (Hal), pour entraîner le Duc loin de ses communications avec Blücher. Pour ce dessein, il aurait marché de Quatre-Bras, non sur Genappes, mais par la route de Nivelles le long de laquelle nos gens avaient marché de notre droite le 15. Le prince Frédéric (des Pays-Bas) eut donc assez de forces pour tenir Hal jusqu'à ce que le Duc pût marcher à son secours de Waterloo. » Le comte ajoute ce propos que, tant que Wellington n'eut pas reçu l'offre de secours de Blücher, il résolut de garder la position de Hal!

Ces impressions du Duc ne s'accordent pas avec l'habitude où était Napoléon de poursuivre sans répit un ennemi battu et de garder le contact avec les forces de poursuite. Il était contraire au plan de l'Empereur de partager ses forces aussi largement qu'il l'aurait fait par une marche vers Hal pendant que les troupes de poursuite se seraient répandues le long des routes sur Wavre ou sur Namur. Donc je me demande si Wellington a bien avoué à Ellesmere la raison réelle qui lui a fait laisser sans les employer 17 000 hommes à Hal. Il est assez curieux qu'à une distance seulement de 12 kilomètres, ils n'aient pas entendu le bruit du canon à Waterloo.

2. Napoléon, *Correspondance*, 353, xxxii, 210. Pour quelques remarques peu convaincantes sur la question de Hal, voir sir William Frazer, *Words on Wellington*, p. 240-245.

Wellington dans la campagne de Waterloo.

Le cas de Hal est le plus extraordinaire de sa carrière, et probablement il peut être expliqué par son anxiété au sujet de Louis XVIII et par sa confiance dans la prompte arrivée des Prussiens. Ces raisons cependant n'expliquent pas qu'il n'ait pas envoyé à Colville les ordres conditionnels que nous avons dits; mais il faut se rappeler qu'il était très autoritaire, exigeant l'obéissance aveugle et immédiate; il ne condescendait pas souvent à expliquer un ordre. Ce n'est qu'à Hill, Beresford, Graham et Craufurd qu'il daignait expliquer les ordres qu'il leur envoyait¹. A cette prévention du Duc nous pouvons attribuer le fait qu'il n'ait pas agi de manière à permettre à Colville de juger s'il devait défendre la route de Hal ou marcher sur Mont-Saint-Jean. Dans le dernier cas il serait arrivé de bonne heure dans l'après-midi, prenant l'aile gauche de Napoléon autour d'Hougoumont *en flagrant délit*, avec des résultats désastreux pour l'Empereur. L'arrivée des forces de Blücher sur l'autre flanc aurait été devancée et la victoire aurait été due presque entièrement à Wellington.

La force de la position à Mont-Saint-Jean a été généralement admise. A Sainte-Hélène, Napoléon l'a critiquée comme dangereuse, en avant de la forêt de Soignes qu'il prenait pour une jungle épaisse ne permettant aucune retraite². Mais sir Augustus Frazer, le 18 juin 1815 (3 heures du matin) la décrivait ainsi : « Quatre *pavés* passent à travers. Le bois est découvert et praticable à l'infanterie et à la cavalerie. Les arbres sont hauts, les routes et tout le bois très sombres et excepté dans la partie pavée de la route le sol est très boueux. » Ainsi encore Sir William Frazer la présentait comme « une forteresse naturelle : le duc y pouvait assurément tenir jusqu'à l'arrivée des Prussiens qui était sûre, tôt ou tard ». La position aussi avait l'immense avantage que le terrain descendait du plateau du Mont-Saint-Jean vers la ferme et le hameau du même nom, ce que le dernier écrivain appelle « une

1. Prof. Oman, *Wellington's Army*, p. 46.

2. Napoléon, *Correspondance*, xxxiii, 212-213. Il y dit même que Wellington ayant choisi une mauvaise position, fut obligé d'y rester jusqu'à la fin de la journée à tout prix (1).

J. Holland Rose.

forteresse¹ ». Ce flanc incliné protégeait la seconde ligne et les réserves anglaises contre le feu de l'artillerie française et permettait au Duc d'amener secrètement des renforts aux points successivement menacés. Ce fut cette particularité du terrain, non remarquée par Napoléon², qui permit à une force défensive inférieure en nombre et en solidité de tenir contre des attaques d'une extraordinaire violence. Le seul défaut des dispositions prises par le Duc fut qu'il posta la brigade hollando-belge de Bylandt au front de la masse du centre gauche sur la pente exposée au sud, presque parallèle à la Haie-Sainte. Après avoir souffert cruellement du feu français, elle ne put tenir contre les attaques des colonnes d'Erlon, elle fut brisée et se retira en désordre; il n'y a aucun reproche à faire à ces troupes qui s'étaient trouvées dans une position très exposée; et leurs compatriotes ont tout naturellement accusé Wellington de les y avoir placées pour attirer le feu de l'ennemi³.

Dans les limites de cet article, il est impossible de suivre tout au long la manière dont Wellington conduisit la bataille. Sauf les fautes notées ci-dessus (dont la gravité a été exactement accentuée), il mena la bataille avec autant d'habileté que d'intrépidité, et ses fautes elles-mêmes résultent probablement de sa croyance que les Prussiens arriveraient de bonne heure, prendraient les Français sur le flanc ou en arrière et finiraient la bataille. Napoléon regardait la bataille comme gagnée d'avance et il la dirigea sans beaucoup de soin. L'avance du corps d'Erlon en colonnes serrées était de nature à donner à l'infanterie anglaise l'occasion de tirer avec le plus d'effet, tandis qu'au moment critique du déploiement en ligne, la cavalerie anglaise « Union Brigade », chargea avec une efficacité décisive et ruina l'espoir que l'Empereur avait eu d'une victoire prompte. Un officier anglais, comparant cette tactique avec celle de la Péninsule, disait : « Les Français avancèrent selon la vieille mode, et nous les refoulâmes selon la vieille mode. » Sur

1. Sir Augustus Frazer, *Letters during the Peninsular and Waterloo campaign*, p. 544. Sir William Frazer, *Hic et ubique*, p. 83.

2. Napoléon, *Correspondance*, xxxi, p. 187.

3. Cf. les opinions citées par L. Navez, *op. cit.*, p. 101-104. Je ne partage pas son sentiment que Wellington sacrifiait *systématiquement* les troupes étrangères, quoique je craigne que ce reproche ne soit fondé en ce cas particulier.

Wellington dans la campagne de Waterloo.

l'autre aile les soigneuses dispositions prises par Wellington pour la défense d'Hougoumont furent tout à fait heureuses. Ici encore l'Empereur joua le jeu du Duc en permettant que ce qui n'était d'abord qu'une diversion se développât en une formidable et persistante attaque qui retint environ la moitié du corps de Reille.

On en peut dire autant des attaques prématurées poussées par la cavalerie française, de quatre heures à six heures après-midi, sur le centre droit anglais. Elles se suivirent automatiquement presque sur le même tracé; elles furent reçues d'abord par la mitraille de l'artillerie de Wellington, puis par la fusillade des épais carrés rangés *en échiquier* le long de la crête, et par les salves de la seconde ligne établie en bas de l'autre pente. Après avoir subi de lourdes pertes, elles furent chargées par des escadrons que le Duc put pousser de manière à assurer leur déconfiture. L'emploi de la splendide cavalerie française, sans un soutien nécessaire d'infanterie, ruina les hommes et ne fit que peu ou point d'effet sur la solidité des carrés des Alliés. Le jugement des lieutenants de Wellington était que si Napoléon avait envoyé de l'infanterie pour soutenir la cavalerie, il aurait gagné la journée. Le principal danger couru par Wellington se plaça au moment et après la prise de la Haie-Sainte, qui eut lieu vers six heures et demie. L'infanterie de Ney s'élança alors sur la colline avec de l'artillerie légère qui donna vigoureusement sur le centre allié. Ce ne fut qu'avec de grandes difficultés que le Duc trouva assez d'hommes pour boucher les brèches. A un officier qui lui demandait des renforts, il fit l'historique réponse : « Tenir jusqu'au dernier homme ! » La tranquille résolution de cette réponse fait contraste avec la vive réplique de Napoléon à une semblable requête de Ney qui lui demandait d'autres troupes : « Où voulez-vous que j'en prenne ? Voulez-vous que j'en fasse¹ ? »

Une même ferme résolution trempa les âmes de Wellington et de ses subordonnés, quand vers 7 heures et demie ils virent les bonnets à poil de la garde impériale s'avancer jusqu'à la colline pour l'attaque finale. Le Duc se porta à cheval à l'endroit menacé.

1. Houssaye, *Waterloo*, p. 382.

J. Holland Rose.

Le seul signe de nervosité qu'il manifesta, ce fut d'ouvrir et de refermer son télescope, mais ses ordres furent absolument calmes. Il ordonna aux Gardes de Maitland et aux régiments décimés de Halkett de se coucher pour échapper à la terrible canonnade, et ce fut seulement lorsque les Français furent au haut de la pente qu'il donna l'ordre de se lever et de tirer. L'honneur d'avoir repoussé la seconde section de la Garde Impériale appartient plus spécialement au colonel Colborne, du 52^e régiment (Oxfordshire), qui la tourna pour jeter sur ses flancs de mortelles décharges, puis la chargea et la mit en désordre. Le Duc alors donna ses ordres pour l'avance finale et encouragea la brigade Adams à marcher et à repousser la garde obliquement vers la pente opposée. Alors, au bon moment, il ordonna aux brigades de cavalerie de Vivian et de Vandeleur de charger les masses flottantes et déjà en retraite sur le centre français, et, de l'aveu de Napoléon lui-même, ce fut cette avance de la cavalerie du Duc qui rendit irréparable la déroute des Français¹. Cet aveu doit être noté, car Napoléon était bien placé pour voir ce qui causait la *débâcle*, et il l'attribua plus à ce que nous venons de dire qu'à l'avance à l'est du corps prussien de Ziethen, que les historiens allemands considèrent comme l'événement décisif de la journée. On peut admettre cependant que l'avance de Ziethen et la prise de Plancenoit par Bülow, à la nuit, complétèrent la ruine de l'armée française. Ainsi se justifiait la confiance que Wellington et Blücher avaient eue l'un dans l'autre. Grâce à l'énergie de Blücher et à la négligence de Grouchy, les Français furent pris entre les deux armées et écrasés.

Le calme et l'indomptable résolution de Wellington furent les principales causes déterminantes de la victoire. Le long délai de l'arrivée des Prussiens, leur extrême circonspection à commencer l'assaut de Plancenoit où ils n'apportaient pas un secours direct à l'aile gauche de Wellington durement pressée, la lenteur et les hésitations de l'avance finale de Ziethen², justifieraient au point

1. Napoléon, *Correspondance*, xxxi, p. 198, qui constitue une variante avec son affirmation, p. 213, que le Duc ne se servit pas bien de sa cavalerie pendant la bataille. Elle fut employée avec grand effet contre d'Erlon, contre la cavalerie française elle-même, et d'une façon décisive à la tombée de la nuit.

2. Pour la cause de cette lenteur, voir mes *Napoleonic Studies*, p. 296-298.

Wellington dans la campagne de Waterloo.

de vue technique la retraite de Wellington à l'abri de la forêt de Soignes. Il décida de « tenir jusqu'au dernier homme », et ainsi il donna le temps aux mouvements prussiens de développer leur plein effet. Son énergie pleine de ressources, en face de tous les assauts d'un ennemi supérieur, mérite les plus grands éloges, selon ces mots de sir Augustus Frazer : « Froid et indifférent, oui, apparemment insouciant au commencement des batailles, quand vient le moment des difficultés, l'intelligence jaillit des yeux de cet homme admirable, et il grandit, supérieur à tout ce qui peut être imaginé¹. »

Cela s'applique parfaitement à la façon dont le Duc conduisit la bataille de Waterloo. Le fait d'avoir laissé 17 000 hommes à Hal sans ordres, celui d'avoir placé la brigade hollando-belge de Bylandt dans une situation dangereusement exposée, et d'avoir quelque peu négligé la défense préliminaire de la Haie-Sainte, sont sujets à la critique ; ces fautes peuvent être expliquées par sa conviction curieusement tenace que Napoléon opérerait de façon à le couper de la mer. C'est-à-dire qu'il ne réussit pas à deviner le plan stratégique essentiel de son grand adversaire, quoique ce plan nous semble maintenant assez évident d'après les seuls mouvements des 16 et 17 juin. Le plan de Napoléon était naturellement de refouler les alliés sur des lignes divergentes de retraite, à partir du sommet du triangle qui marquait leur effectif point de jonction. En fait, Wellington vint très près du désastre pour n'avoir pas saisi les intentions de Napoléon. Mais il répara ses erreurs initiales par la magnifique ténacité et par l'habileté tactique qu'il déploya à Waterloo. Cette bataille est un chef-d'œuvre d'opération défensive, tandis que pour les Français on peut dire que leur défaite fut due à l'excessive présomption de Napoléon et aux bévues de ses lieutenants.

J. HOLLAND ROSE.

1. Sir A. Frazer, *op. cit.*, p. 550.